



JEAN-JACQUES CÉCILE

# UN ESPION FRANÇAIS À L'EST

1962-2004

Révélation exclusive sur le renseignement  
français au-delà du Rideau de fer

éditions du  
**ROCHER**

# UN ESPION FRANÇAIS À L'EST

JEAN-JACQUES CÉCILE

**UN ESPION FRANÇAIS À L'EST**

 éditions du  
**ROCHER**

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'abord les fonctions de chef de char puis, très rapidement, est placé à la tête d'un groupe, détachement comprenant deux chars. En école d'arme, le jeune sous-officier n'a pourtant pas été familiarisé avec le Patton. Qu'importe ! Sa soif d'apprendre est inextinguible. Bientôt, le mastodonte *made in USA* n'a plus de secret pour lui.

Au printemps 1964, c'est le passage du brevet d'arme n° 1, un sésame ouvrant la voie aux fonctions d'adjoint de peloton qui, comme le précise la prose officielle, doit être capable de se substituer temporairement au lieutenant chef de peloton en cas d'absence. Ceci implique en premier lieu de savoir manœuvrer cinq chars sur le terrain, mais pas seulement. Le menu du stage est ardu : tir au canon, tir aux armes individuelles, épreuves de topographie, connaissance de l'armement, apprentissage des mesures à prendre en cas d'attaque aux armes nucléaires, biologiques ou chimiques composent l'essentiel de l'emploi du temps sur trois mois denses passés au camp de Mailly. C'est dans ce coin de France bucolique oublié de Dieu et des hommes qu'est implanté le Centre de perfectionnement des cadres et d'instruction des tireurs (CPCIT). À son retour, Pierre Bach est affecté au sein d'un escadron dont l'une des missions consiste à former les brigadiers<sup>3</sup> ainsi que les sous-officiers effectuant leur service militaire qui dure alors dix-huit mois. Tous les appelés pilotes, tireurs ou radio-chargeurs affectés au 5<sup>e</sup> régiment de cuirassiers proviennent du Centre d'instruction des blindés (CIDB) implanté à Trèves, en République fédérale d'Allemagne. Ils doivent faire acte de volontariat s'ils veulent intégrer un peloton aboutissant à l'attribution du CA2. Celui qui commande le peloton est un adjudant-chef ayant un âge certain, ce qui ne l'empêche nullement d'innover par rapport aux standards tactiques de l'époque. Les jeunes en bavent mais plus ils en

bavent, plus ils en veulent. Pour Pierre Bach, ce n'est cependant qu'un intermède de trois mois avant de retrouver ses fonctions de chef de groupe, des fonctions dans lesquelles il s'affirme au gré de manœuvres internationales effectuées sous couvert de l'OTAN. Nous sommes toujours en 1964 et le général de Gaulle ne décidera de faire sécession que deux années plus tard.

Pierre Bach n'a de cesse d'étendre ses connaissances militaires et se porte candidat pour tous les stages possibles et imaginables. En début d'année 1965, il séjourne pendant un mois à Trèves afin d'y acquérir la qualification « sous-officier armes spéciales corps de troupe ». Dans chaque régiment existe en effet un sous-officier dont les fonctions consistent à prendre en compte tous les aspects relatifs à l'emploi des armes NBC (nucléaire, biologique, chimique). À l'époque, la Guerre froide bat son plein et la dissuasion est un concept qui s'invite dans les conversations militaires hexagonales. Pensez-donc, c'est en octobre 1964 qu'au sein de l'armée de l'air, la première alerte atomique 24 heures sur 24 est prise par un Mirage IV appartenant à l'escadron 1/91 Gascogne. Mais pour que les ogives nucléaires des missiles tactiques appartenant à l'armée de terre (Honest John puis Pluton) puisse vitrifier leurs objectifs, encore faut-il préalablement repérer ceux-ci, une prérogative qui s'étend jusqu'aux plus bas échelons de la hiérarchie. Un simple chef de peloton peut être amené à donner les informations de ciblage en fonction desquelles une frappe nucléaire peut être déclenchée. Il existe pour cela un canevas que l'officier doit remplir en indiquant sa position, les positions occupées par les troupes amies et la position très précise de l'adversaire visé. Après avoir envoyé le message, l'infortuné chef de peloton n'a plus qu'à se replier derrière la crête la plus proche, à s'enfermer dans son blindé soigneusement calfeutré puis à attendre patiemment le déclenchement de l'apocalypse atomique. Pierre

Bach ne le sait pas encore mais il allait quelques années plus tard encore une fois être confronté à cette problématique du ciblage nucléaire, cette fois-ci en territoire ennemi derrière l'obsédant Rideau de fer. Nous n'allons pas tarder à y revenir.

1965 toujours, autre stage effectué cette fois-ci entre les murs de la Holzendorfkaserne abritant la Compagnie lourde de réparation du matériel (CLRM). Cette enceinte sise à Kaiserslautern a toute une histoire. Avant la Seconde Guerre mondiale, elle était occupée par une unité d'artillerie de la Wehrmacht. Bien des années plus tard lors d'une permission, Pierre Bach lie langue avec un habitant de Hombourg-Haut, une petite ville mosellane située non loin de la frontière allemande. Il connaît bien l'individu : c'est le beau-frère d'un ancien camarade de classe. Entre la poire et le fromage, l'homme lui narre une histoire peu commune :

– Ah, la Holzendorfkaserne de Kaiserslautern ! Figure-toi que lorsque j'ai été enrôlé dans l'armée allemande, c'est de là qu'en juin 1941 l'unité à laquelle j'appartenais s'en est allée en guerre dans le cadre de l'opération *Barbarossa*, c'est-à-dire l'offensive du III<sup>e</sup> Reich contre l'Union soviétique ! J'étais motard dans une escouade de reconnaissance rattachée au régiment d'artillerie qui y tenait garnison. Avec nos motos, nous étions chargés d'ouvrir la route au gros des troupes. Tu es actuellement en poste à l'ambassade de France en Hongrie ? C'est un pays que j'ai justement traversé en cette occasion, nous sommes passés par Budapest, Szolnok, Debrecen...

Mais revenons à l'année 1965. En suivant le stage à la CLRM, Pierre Bach décroche la qualification « sous-officier tourelle corps de troupe », indispensable pour être autorisé à traiter les menues pannes affectant parfois le fonctionnement du canon de 90 mm armant le M47 Patton : bris d'un percuteur,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Encore un silence qui perdure. Puis le plus dégourdi se lance enfin :

– Après le rassemblement du matin, on allait sur le terrain. Les moniteurs mettaient les chars en route, les sortaient des hangars. On montait à bord, on faisait notre circuit, on ramenait le char au point de départ moteur tournant, un autre pilote prenait notre place et ainsi de suite.

– Et la mise en marche des moteurs ?

– On a dû le faire une fois ou deux, pas plus...

Or, démarrer un Patton surtout par temps froid est un processus délicat, il y faut du doigté, un doigté qui ne peut s'acquérir qu'avec l'expérience. L'expérience, justement : les tireurs en manquent également, il ne faut pas longtemps à Pierre Bach pour s'en rendre compte. Car là aussi, pointer le canon d'un M47 est tout un art qui ne s'improvise pas. Il importe en premier lieu de maîtriser le fonctionnement du télémètre stéréoscopique indiquant la distance de la cible. Le système restitue deux images qu'il s'agit d'aligner et quand elles le sont parfaitement, la distance est affichée. La doctrine en vigueur impose de réaliser l'opération à trois reprises avant de prendre en compte la moyenne des trois mesures. Pour réussir ce processus du premier coup, on estime qu'il est indispensable qu'une recrue ait télémétré environ 5 000 fois... Il s'avère vite que les sept tireurs connaissent le principe mais en ignorent la pratique. Et puis ce n'est pas tout : il faut penser à afficher le type de la munition (perforante, fumigène, etc.) ainsi que la vitesse du vent auparavant estimée. Là encore, là toujours, c'est en premier lieu l'expérience qui fait la différence entre les bons et les mauvais.

Pierre Bach est catastrophé, l'instruction des hommes est à reprendre de zéro. Il se précipite dans le bureau du capitaine commandant l'escadron :

– Ce que les hommes ont appris au CIDB, c'est de la roupie de sansonnet. Tout est à refaire !

– À vous de voir. La prochaine manœuvre est dans six semaines. À cette date, il faut que votre peloton soit opérationnel. L'échec n'est pas une option et je ne me satisferai pas d'un résultat moyen.

– Ai-je carte blanche ?

– Oui. Avez-vous besoin de quoi que ce soit ?

– En premier lieu, il faudrait me faire affecter en exclusivité une zone d'exercice pour que je puisse y aller n'importe quand, camper sur place si nécessaire.

– O.K., j'arrange cela avec le bureau instruction. Quoi d'autre ?

– À priori, pas grand-chose pour l'instant. Mon adjoint est top-niveau en matière de tourelle, je lui confierai les tireurs. Moi, je vais prendre le plus gros, les pilotes. J'en fais mon affaire.

– Si vous rencontrez le moindre problème, ma porte vous est grande ouverte.

– Merci, mon capitaine. Puis-je disposer ? J'ai du pain sur la planche...

– Allez-y.

– Mes respects, mon capitaine.

Six semaines plus tard, le peloton Bach réussit brillamment sa manœuvre. Ce n'est pas le cas d'autres pelotons, on déplore le bris de sept ensembles motopropulseurs. Dans trois cas, la responsabilité de l'équipage, faute de conduite ou défaut d'entretien, est directement engagée. Mais le commandement ne fait pas dans la nuance, les punitions pleuvent et frappent indistinctement. Une situation vécue par la troupe comme une injustice car les transmissions sont d'un modèle antédiluvien et le Valdahon est un terrain difficile, caillouteux, cassant, qui ne

pardonne rien. En 1967 justement, un escadron rééquipé de pied en cap avec des AMX-30 flambant neuf vient y tester ses nouvelles montures ; à Mourmelon, là où les blindés récemment livrés sont encasernés, le champ de manœuvre est un véritable billard. Or, l'AMX-30 est doté d'un moteur cacochyme raccordé à une boîte de vitesses quelque peu faiblarde. Le juge Valdahon rend un verdict sévère : quatorze ensembles moteur-transmission doivent être changés...

Cela fait tout juste un an que Pierre Bach a posé ses malles dans le Haut-Doubs et pourtant, il s'y ennue déjà. Le week-end est réduit au samedi après-midi suivi du dimanche, trois demijournées qui paraissent bien courtes lorsque l'on doit, pour retrouver son petit chez-soi, effectuer d'une traite les trois cents kilomètres séparant le camp de Saint-Avold. Qui plus est, l'épopée n'est pas une sinécure, elle implique soit la traversée des Vosges, soit le passage par l'Alsace. Début 1968 cependant, une occasion inespérée de mutation se présente. Un régiment est recréé à partir de rien, il faut fournir les effectifs nécessaires. Pierre Bach l'apprend par un beau jour d'hiver alors qu'il est convoqué dans le bureau du capitaine commandant l'escadron :

– Il y a de fortes chances que je sois muté à Lunéville. On y met sur pied le 3<sup>e</sup> régiment de cuirassiers, il va être rattaché à la 8<sup>e</sup> brigade motorisée. Qu'est-ce que cela vous inspire ?

– Je suis partant. Vous me mettez dans vos bagages, mon capitaine ?

– Je vais voir cela. Mais attention : là-bas, foin de Patton, on va nous refiler de vieux AMX-13...

Quelques jours plus tard, alors que Pierre Bach officie en tant qu'examineur au certificat d'aptitude n° 2, le chef de corps du 30<sup>e</sup> dragons le prend à part :

– Est-ce que vous êtes vraiment décidé à partir ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

je dois rejoindre !

– Je crois qu'ils sont implantés à Berlin, je dois avoir leur adresse quelque part, il me semble avoir conservé mon ancien annuaire... Ah oui, le voilà ! Eh bien écoutez, j'ai même leur numéro, le mieux est de leur passer un coup de téléphone.

L'appel aboutit dans le bureau de la secrétaire du colonel commandant la Mission. La conversation s'engage :

– Votre appel tombe à pic ! On essayait vainement de vous contacter, on ne savait pas où vous étiez ! Est-ce que vous pouvez être sur les rangs dès le 1<sup>er</sup> octobre ?

– Oui, mais comment je m'y prends dans la pratique ? Je n'ai pas d'ordre de mutation, tout juste m'a-t-on transmis un message de la DPMAT !

– Ne vous inquiétez pas de cela. Comment rejoignez-vous, par le train militaire<sup>8</sup> ?

– Non, je préfère venir avec mon véhicule personnel.

– Pas de problème. Donnez-moi le numéro d'immatriculation de votre voiture. Vous allez jusqu'à Helmstedt au Checkpoint Alpha. Là, vous prenez contact avec le gendarme français de service qui vous expliquera les us et coutumes en vigueur pour la traversée de la République démocratique allemande par la route Helmstedt-Berlin. Le gendarme vous donnera aussi les documents indispensables. N'allez surtout pas directement à Potsdam mais au quartier Napoléon à Berlin. Vous quittez l'autoroute, vous vous engagez sur l'Avus<sup>9</sup>, vous évitez le centre-ville en suivant le Ring et à un moment donné, vous trouverez une bifurcation avec la pancarte « Quartier Napoléon. Services français ». En prenant cette direction, vous tomberez littéralement sur le quartier, vous ne pouvez pas vous tromper.

Les quarante-huit heures qui suivent ne sont qu'un maelstrom d'activités s'enchaînant les unes aux autres. Passage

de consignes, formalités administratives, quelques verres payés aux copains pour fêter le départ. Sans avoir véritablement réalisé ce qui lui arrivait, Pierre Bach se retrouve finalement, le mercredi 30 septembre en soirée, devant son véhicule personnel, une Peugeot 204 d'occasion achetée au mois de juin, en l'occurrence surchargée. Il ouvre la portière avant côté conducteur, s'assoit, les suspensions gémissent. Une dernière check-list pour vérifier qu'il n'a rien oublié et, machinalement, il sort la clé de contact de sa poche. Au moment de démarrer, il interrompt l'automatisme de son geste et s'arrête un instant, songeur. S'ensuit une de ces minutes où le temps suspend son vol, laissant place à une poussière d'éternité, sorte de pause intemporelle s'épanouissant entre un passé flouté parce que déjà caduc et un avenir encore trop vague pour s'imposer. L'homme reprend ses esprits, actionne enfin le démarreur. Très loin là-bas, vers l'Est, une nouvelle existence l'attend. De quoi sera-t-elle faite ? Pierre Bach n'en sait encore rien. Il pressent cependant qu'à partir de ce moment, sa vie ne sera plus jamais tout à fait la même. Il ne sait pas encore à quel point.

---

2. Équivalent de sergent dans l'arme blindée cavalerie.

3. Équivalent de caporal dans l'arme blindée cavalerie.

4. Équivalent de sergent-chef dans l'arme blindée cavalerie.

5. Poste de commandement. Dans un régiment, l'expression désigne le bâtiment à l'intérieur duquel sont concentrés les bureaux occupés par les officiers supérieurs (chef de corps, commandant en second, officier supérieur adjoint, etc.) qui dirigent l'unité.

6. Dans le vocabulaire militaire, un « lot de bord » est un ensemble d'outils parfois aussi de pièces de rechange, dont la composition est réglementaire et qui est attaché à chaque véhicule.

7. Interrogation quasiment métaphysique extraite des paroles d'une chanson de Renaud.

8. TMFB (Train militaire français de Berlin).

9. Autoroute pouvant être fermée aux fins d'utilisation en tant que circuit de courses automobiles.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



*d'occupation en Allemagne* est paraphé en avril 1947 par le général de division Noiret ainsi que par le colonel-général Malinine. La Mission soviétique auprès du commandement français s'installe à Baden-Baden (état-major des Forces françaises en Allemagne) tandis que la Mission française auprès du commandement soviétique prend ses quartiers à Potsdam, une ville située dans la grande banlieue de Berlin. Tout de suite, quelques remarques s'imposent.

Première d'entre elles. Le paragraphe 8 de l'accord stipule que « les membres des Missions auront la liberté de voyager et de se déplacer sur tout le territoire des deux Zones délimitées conformément aux décisions des Alliés occupant l'Allemagne ». Cette formulation cache un traquenard. Car chacun des signataires se réserve le droit d'instaurer des « Zones interdites permanentes » (ZIP) ainsi que des « Zones interdites temporaires » (ZIT) restreignant cette liberté de circulation sauf en ce qui concerne les autoroutes, qui restent quoi qu'il en soit accessibles même si elles traversent une zone interdite. Autre remarque : un peu plus loin dans le texte de l'accord, le paragraphe 10 précise que les bâtiments des Missions jouissent d'une entière immunité diplomatique ; cette disposition est étendue aux véhicules qui deviennent ainsi – théoriquement – inviolables. Dernière remarque enfin, d'une importance prépondérante. L'accord est signé entre deux puissances occupantes, la France d'une part ainsi que l'Union soviétique d'autre part, ce qui exclut de fait les autorités est-allemandes. Jamais ni les militaires ni les policiers émargeant au budget de la République démocratique ne pourront de quelque manière que ce soit prétendre imposer leurs volontés aux représentants des Missions alliées. Les pandores d'Honecker en concevront une certaine amertume, pour ne pas dire une amertume certaine...

Initialement, la Mission militaire française se contente

d'accomplir les tâches de liaison, rôle pour lequel elle a été créée. Petit à petit cependant, l'émergence de la Guerre froide ainsi que le réarmement est-allemand modifient la donne, l'impératif de renseignement prend le pas sur les tâches subalternes, la MMFL réorganise son dispositif en conséquence. Si à la fin des années cinquante les orientations en la matière sont encore vagues, deux tendances émergent rapidement : d'une part la connaissance aussi complète que possible du Groupe de forces soviétiques en Allemagne (le GFSA deviendra ensuite le GFO pour « Groupe de forces Ouest ») ainsi que des forces armées est-allemandes, d'autre part la perception des préparatifs d'une éventuelle opération d'agression contre l'Europe de l'Ouest en général et contre Berlin-Ouest en particulier. Pourquoi est-il primordial de connaître précisément les capacités propres au GFSA ainsi qu'à la Nationale Volksarmee (NVA) ? Parce que les analystes sont formels : en cas de déclenchement d'une conflagration généralisée en Europe, une partie de ce formidable arsenal militaire aurait pour mission de foncer vers les côtes françaises afin de s'emparer des ports et de bloquer l'acheminement des renforts provenant du continent américain. Les forces communistes stationnées en Allemagne de l'Est fourniraient donc l'épine dorsale de l'ennemi auquel serait confrontée l'armée française. Un ennemi redoutable. En 1987, la seule composante terrestre des troupes soviétiques stationnant en territoire allemand est forte de onze divisions blindées appuyées par huit divisions d'infanterie, le tout totalisant 380 000 hommes, 6 000 chars et 1 000 hélicoptères d'attaque tandis que la composante aérienne aligne 690 avions de combat, chiffres ayant cependant varié avec le temps et avec la façon de compter. À titre de comparaison, en raclant les fonds de tiroir, l'ensemble de l'armée de terre française ne possède à l'époque qu'en tout et pour tout 1 300 chars AMX-30 dont seulement

248 ont fait l'objet d'une modernisation au standard B2<sup>6</sup>... Outre ces deux impératifs, il est à noter que les aviateurs de la Mission sont quant à eux intéressés par les objectifs qui, situés sur le territoire de la République démocratique allemande, deviendraient les cibles de leurs bombes en cas de conflit. Et puis n'oublions pas que pour délivrer le feu nucléaire jusqu'en Russie, les bombardiers Mirage IV français devraient en tout premier lieu survoler les formidables défenses antiaériennes concentrées en République démocratique allemande...

Comment la MMFL espionne-t-elle Soviétiques et Estallemands ? En profitant de sa liberté de circulation afin d'effectuer un travail de fourmi consistant à surveiller systématiquement bases, garnisons et infrastructures. Cela implique en particulier de répertorier plaques minéralogiques, numéros de tourelle et autres insignes d'unités ornant les véhicules composant les convois militaires « ennemis » croisés sur la route afin d'alimenter une gigantesque base de données. Qui prétend réussir ce tour de force doit connaître le terrain comme sa poche, savoir qu'il y a au coin du bois l'amorce d'une piste forestière praticable aux véhicules de tourisme qui va permettre de se rapprocher au plus près des baraquements où s'affairent les soldats de l'armée Rouge ou de la NVA. Un jeu du chat et de la souris aux règles fluctuantes ; qui a l'ambition d'y jouer doit savoir jusqu'où ne pas aller trop loin. Par ailleurs, les véhicules souffrent. Il faut avoir été poursuivi par un blindé soviétique sur une piste à chars défoncée alors que l'on pilote une Mercedes de tourisme à deux roues motrices pour comprendre véritablement de quoi il retourne.

Plus formellement, il existe deux types de sorties. Ainsi que son nom l'indique, le « local » consiste à patrouiller dans une zone restreinte centrée autour de Berlin afin de percevoir les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

inférieurs (utiles si l'on veut se dissimuler afin d'échapper à des poursuivants) ainsi que postes d'observation d'où l'on peut à loisir surveiller les voies ferrées et autres objectifs. But : faciliter la planification des sorties et permettre aux nouveaux venus de découvrir plus rapidement leur terrain de jeu. C'est aussi, pour la MMFL, une manière d'assurance-vie pour le cas où le commandement se trouverait dans l'obligation de renouveler la majorité des effectifs. Les savoir-faire doivent survivre à tout prix, c'est un impératif incontournable.

Première phase de la reconnaissance systématique : l'équipage est censé ébaucher un dossier succinct en roulant sur l'autoroute à faible vitesse tout en compilant au moyen d'un magnétophone une foule d'informations totalement inutiles au commun des automobilistes, fussent-ils est-allemands. Cela donne un monologue lancinant du genre : « kilomètre 121,8 : fausse sortie utilisable en été mais pas en hiver à cause des ornières ». Une tâche quelque peu ennuyeuse, cependant facilitée par la présence sur les autoroutes du cru d'un petit piquet réglementairement planté tous les cent mètres. Compléter le dossier d'autoroute, c'est ensuite affiner l'ébauche ainsi obtenue en précisant les diverses informations de manière plus fine. Un travail de bénédictin mais une corvée qu'il est préférable d'expédier avant que les chaleurs de l'été ne la rendent plus pénible encore.

L'après-midi se passe sans anicroche. Le plus gros de la tâche est accompli et ce qui reste n'est qu'une formalité. En début de soirée vers 19 heures, l'équipe fait escale dans un hôtel est-allemand, le *Waldpark* ; à cette époque, c'est une pratique courante. L'établissement est relativement ancien mais la cuisine y est acceptable, ce qui, reconnaissons-le, revêt une importance primordiale pour des estomacs français. À l'instar de toutes les auberges est-allemandes, le *Waldpark* est équipé, en sous-sol,

d'un ersatz de boîte de nuit où un orchestre de seconde zone accompagne plutôt mal que bien une vague chanteuse s'acharnant à massacrer les standards populaires. L'arrivée des trois militaires hexagonaux en tenue de sortie y fait sensation, pour un peu, la star locale en avalerait son micro. Deux personnages installés à une table sont particulièrement intrigués, l'un porte un uniforme bleu. Appartenant à la marine marchande est-allemande, il travaille, dit-il, au sein d'un organisme international chargé entre autres de tenir à jour la cartographie des ports français situés sur la façade maritime atlantique. Hasard ? Coïncidence ? Certains hôtels sont connus pour abriter une faune interlope particulièrement apte à lier connaissance avec les étrangers jugés présenter quelque intérêt. Les confidences récoltées atterrissent dans une oreille attentive émargeant au budget de la Stasi, voire plus si affinités... Français et uniforme bleu sympathisent rapidement, les verres se succèdent aux verres. À une autre table, quelques responsables locaux du Parti communiste est-allemand festoient eux aussi. Les bouteilles défilent. Pierre Bach, lui, se méfie. Il comprend vite que le lendemain, le réveil risque d'être difficile lorsqu'il lui reviendra de prendre le volant. Aussi discrètement que possible, il s'arrange pour limiter drastiquement le nombre de tournées auxquelles il sacrifie. Bien lui en prend.

Le lendemain vers 9 heures, c'est un équipage en petite forme qui embarque dans la Mercedes après avoir réglé la facture et récupéré les *propousk*. La procédure est habituelle dans les hôtels est-allemands : qui y passe la nuit doit laisser une pièce d'identité à la réception et la récupérer lorsqu'il s'absente ou repart. Sans doute est-ce un hasard s'il s'agit là, on l'aura noté, d'us et coutumes favorisant la surveillance des clients. En arrivant sur le parking, les trois hommes repèrent un membre de la Volkspolizei juché sur une moto. Il semble

attendre quelque chose. Oui, mais quoi ? Pierre Bach s'installe au volant, il a les idées à peu près claires. L'adjudant-chef Bruno, lui, a chaussé ce qu'il appelle ses « lunettes de star » à verres fumés, signe qui dénote infailliblement un certain maître des neurones sous la boîte crânienne. Quant au capitaine François, il a pris la précaution de se munir d'un sac plastique dont il fera un usage immodéré... À la sortie du parking, direction l'autoroute, ce qui impose de traverser la ville de Dresde. Dans un premier temps, le motard suit sagement tout en conversant à la radio. Quelques centaines de mètres plus loin, il se met en devoir de dépasser la Mercedes et intime au conducteur l'ordre des'arrêter. Les consignes applicables en pareil cas sont claires : la MMFL ne traite qu'avec les Soviétiques et n'obtempère pas aux injonctions des policiers est-allemands. Pierre Bach fait mine de stopper puis, au moment où le motard du cru met pied à terre, redémarre sèchement. Surpris, le policier ré-enfourche son destrier mécanique et entame une poursuite échevelée tout en appelant à l'aide. Quelques minutes plus tard, une Volga vieillissante en livrée de la Volkspolizei se joint à la poursuite à grand renfort de gyrophare. Quelle conduite tenir ? S'esquiver tant que faire se peut, tant qu'aucune vie n'est mise en danger. La vitesse grimpe vertigineusement. L'équipée, soit la voiture de la MMFL suivie d'une moto puis d'un véhicule de police toutes sirènes hurlantes, remonte à très vive allure l'une des principales artères de Dresde. Sans crier gare, une deuxième Volga surgit d'une rue perpendiculaire et tente de barrer le passage à la Mercedes. D'extrême justesse, Pierre Bach réussit à éviter le désastre en empiétant sur les rails du tramway. Deux autres motards ainsi que deux autres Volga se joignent ensuite au cortège ; c'est donc désormais trois motards ainsi que quatre véhicules de police qui sont littéralement pendus aux basques des trois militaires

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



*Hind*. Des aéronefs taillés pour la bagarre : blindés, lourdement armés, ils sont aussi capables de débarquer un groupe de fantassins d'élite. Une machine idéale pour mener dans la profondeur du dispositif de l'Alliance atlantique des raids destinés à détruire un état-major, à saisir un pont, à rayer de la carte un objectif sensible ou à désorganiser une chaîne logistique. Qui plus est, c'est la toute première fois qu'ils sont observés en République démocratique allemande ; jusque-là, on subodorait leur présence sans en avoir confirmation. Cette confirmation, c'est Pierre Bach qui va l'apporter sur un plateau d'argent. Pourtant, le sous-officier n'est qu'à moitié satisfait. Il a certes pris de bons clichés du côté gauche de l'appareil mais qui sait si sur le côté droit ne se cache pas un dispositif nouveau ? Une discussion s'engage avec le chef d'équipage :

– Mon commandant, il faut attendre qu'ils reviennent. Compte tenu de leur autonomie limitée, cela ne devrait pas durer une éternité.

– Je ne vous cache pas que je préférerais aller jeter un coup d'œil aux sites de franchissement.

– De toute manière, il est midi, on en profite pour faire la pause déjeuner, on a tout le temps d'aller ensuite faire une virée sur les berges de l'Elbe. Et puis les Mi-24, c'est une première, alors que les engins du génie...

– Bon, O.K., je vous suis sur ce coup-là.

Les trois hommes se mettent en devoir de sortir gamelles et couverts. Ils n'en ont pas le temps : à l'horizon se profile une deuxième vague d'hélicoptères. Pierre Bach démonte l'objectif de 400 mm et le remplace par une focale de 1 000 mm si puissante que même à 500 mètres, un hélicoptère dépasse largement le cadre de la photographie. Idéal pour photographier les détails mais gourmand en lumière et très sensible au moindre mouvement. L'équipage reste finalement à l'affût tout un après-

midi au cours duquel les vagues de *Hind* se succèdent régulièrement. Pas moins de 180 appareils sont observés, certains sont comptabilisés plusieurs fois au fur et à mesure des rotations. Manifestement, un régiment de *Hind* vient d'élire domicile à Altengrabow et les pilotes sont en train de se familiariser avec le terrain, raison pour laquelle ils multiplient les vols à basse altitude.

Le soir, retour au bercail et première entrevue avec les frères ennemis de la section « Air » :

– Cela vous intéresse, des Mi-24 ?

– Des Mi-24 ? Où est-ce que vous en avez vu ? Combien il y en avait ?

– 180 au total !

Rapidement, les aviateurs notent les détails, allant jusqu'à se faire préciser au mètre près le point d'observation où l'équi-page de la section « Terre » s'est embusqué. Le lendemain à la première heure, les gonfleurs d'hélice sont sur place. Ils y resteront toute la semaine. En pure perte.

FROG-7, Mi-24 *Hind*, cinq années de séjour à la MMFL seront pour Pierre Bach l'occasion de comptabiliser à son tableau de chasse deux autres « premières ». Il réalisera l'observation initiale d'automoteurs d'artillerie de 122 mm 2S1 sous les couleurs des forces armées est-allemandes. Seconde « première » : le repérage originel d'automoteurs d'artillerie de 152 mm 2S3 au sein du GFSA, un épisode d'ores et déjà narré en introduction de cet ouvrage.

Répetons-le, les officiers et sous-officiers de la MMFL agissent en uniforme ; il y a pourtant une exception à la règle. Avant de clore ce chapitre par un bilan des activités de Pierre Bach en terre est-allemande, narrons la, elle vaut son pesant de roubles !

## Dans la clandestinité

Le 1<sup>er</sup> Mai en République démocratique allemande, c'est comme le 14 Juillet en France. Ce jour-là, l'État se pare de ses plus beaux atours, les citoyens sont « invités », un mot qui prend un sens très spécial en Allemagne de l'Est, à faire acte de présence dans les rues pour honorer les vaillants défenseurs de la Patrie en agitant moult drapeaux préalablement distribués par les soins du Parti, le seul, l'unique, le bienveillant. Nous sommes justement en ce jour fatidique et, à quelques encablures de la place Marx-Engels où la tribune d'honneur a comme il se doit été dressée, les chenilles piaffent d'impatience. Les slogans sont prêts, les invités arrivent, les gorges s'échauffent, il n'y manque pas un bouton de guêtre socialiste. Des barrières ont été disposées tout au long du circuit que les blindés sont censés emprunter. Les blindés est-allemands, précisément : le défilé constitue pour la MMFL une occasion de les observer de très près. En cette occasion et en cette occasion seulement, les spécialistes délégués sur place par la Mission, c'est le cas de Pierre Bach en ce 1<sup>er</sup> mai 1971, sont vêtus en civil afin de passer inaperçus.

Notons que le contexte international est quelque peu chargé. Quelques mois auparavant, en janvier, Angela Davis, emprisonnée, a été officiellement inculpée de meurtre, de kidnapping et de conspiration ; elle sera finalement acquittée. Toujours est-il qu'entretemps, son incarcération est instrumentalisée par la propagande socialiste qui monte l'affaire en épingle. Sur ces entrefaites survient le 1<sup>er</sup> mai.

Pour l'heure à Berlin-Est, le duo d'espions français, car Pierre Bach a pour l'occasion retrouvé son vieil ami l'adjutant-

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

secrétaire qui prend en charge l'essentiel du travail de renseignement sur le terrain, n'est quant à lui protégé que par un statut consulaire. Selon les règlements internationaux, il peut être arrêté puis détenu en cas de « crime grave », expression sujette à interprétation. D'où la nécessité pour le secrétaire d'attaché de Défense d'être au moins initié à l'emploi de méthodes furtives en particulier dans l'usage qu'il fait d'un appareil photo. Or, quel organisme maîtrise le mieux ce genre de savoir-faire ? Le SDECE. D'où les « vacances » de Pierre Bach dans le 20<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Aujourd'hui est le troisième jour de stage, celui de l'exercice de synthèse « photographie ». Boîtiers en bandoulière, les apprentis-sorciers sont rassemblés dans une pièce anonyme où un fonctionnaire en costume passe-muraille leur expose les règles du jeu :

– Bon, vous avez toute la matinée pour prendre des clichés des bâtiments de Paris dont la liste est affichée ici. Cette liste, vous l'apprenez par cœur, pas question de prendre la moindre note. Mitraillez comme si vous étiez des agents à qui on a confié la mission de compléter un dossier d'objectif destiné à l'édification d'une équipe « action ». Ses membres doivent pouvoir arriver sur place et se sentir comme des poissons dans l'eau seulement après avoir vu vos clichés sans être venus là auparavant. Un détail : vous serez suivis, à vous d'agir de manière discrète. Comment ? Comportez-vous par exemple comme un touriste, tout en sachant qu'il est difficile pour un homme seul de prétendre en être un dans Paris en automne quand il pleut. Alors faites preuve d'imagination, faites travailler vos méninges. À vous de voir. Après tout, on ne va tout de même pas vous mâcher le boulot. Lorsque vous serez en poste, il vous faudra vous tirer tout seuls du pétrin. Une dernière chose : quand vous reviendrez, à titre d'exercice, vous développerez

vous-mêmes deux pellicules avec tirage de clichés, le tout en noir et blanc. La couleur, c'est pour les vrais touristes. À vous de jouer.

Après ce hors-d'œuvre photographique, quelques jours sont consacrés à la sûreté ainsi qu'à la serrurerie. Avec un temps fort : le « maniement » des coffres-forts. Il ne s'agit nullement pour le stagiaire de quitter le boulevard Mortier avec l'expérience d'un cambrioleur confirmé à qui aucune serrure ne résiste mais plus prosaïquement de maîtriser, entre autres, les subtilités du changement de combinaison. Un apprentissage plus utile qu'il n'y paraît de prime abord ainsi que Pierre Bach allait le comprendre quelques années plus tard, le jour où un attaché de Défense en poste à Budapest se mit en devoir de changer la combinaison de son coffre. En pareil cas, il est recommandé d'effectuer un essai afin de s'assurer que l'on a bien mémorisé les quatre nouveaux nombres sélectionnés mais en prenant soin de laisser la porte blindée entrouverte. Si l'on respecte cette prescription, une éventuelle défaillance de mémoire n'a aucune conséquence néfaste. Dans le cas contraire... Ouvrons une parenthèse dans le récit, l'historiette vaut son pesant d'or.

Ainsi qu'il est donc spécifié dans les pages du manuel, l'officier introduit la nouvelle combinaison puis la brouille afin de réaliser l'essai prescrit. C'est l'instant que choisit le téléphone pour émettre ce genre de sonnerie impérieuse semblant signifier qu'il est de la plus haute importance de décrocher séance tenante. Par réflexe ainsi qu'il l'a fait des milliers de fois pour des raisons de sûreté, l'attaché de Défense tête-en-l'air claque la porte puis comprend immédiatement qu'il vient de faire une connerie. Trop tard pour revenir en arrière, un « clic » sinistre résonne qui signifie que le mécanisme s'est irrémédiablement enclenché. Panique à bord. Le coffre-fort est verrouillé et le fauteur de troubles à barrettes ne se souvient que

de trois des quatre nombres de la toute nouvelle combinaison ! Or, aucun serrurier n'est disponible à l'ambassade et il est inconcevable de requérir l'aide d'un ouvrier hongrois qui s'empresserait sans aucun doute d'aller s'épancher à l'oreille d'individus très friands de ce genre de confession. Il faudra à Pierre Bach deux heures de tâtonnements avant d'entendre le déclic espéré signifiant que la quatrième molette est enfin correctement positionnée... Mais revenons battre le trottoir parisien.

Prochaine escale du stage : les locaux du Secrétariat général de la Défense nationale installés sous la majestueuse coupole des Invalides pour 48 heures de « chiffre ». En principe, chaque poste d'attaché de Défense se voit affecter un chiffreur attiré dont le travail consiste à traiter les messages ainsi rendus inintelligibles au moyen d'un processus de chiffrement à clé unique. Un mécanisme plus complexe qu'il n'y paraît de prime abord car l'omniprésence de l'informatique n'est encore qu'une prédiction des futurologues. Quant aux transmissions, elles sont effectuées soit par télécrypteur soit par ligne téléphonique. Si rien d'autre ne marche, un poste radio émetteur-récepteur reste le moyen de dernier recours. À Budapest, une immense antenne filaire couronne ainsi le toit de l'ambassade, elle est connectée à un antique AN/GRC-9 dont la technologie remonte à la Seconde Guerre mondiale<sup>7</sup>. L'alimentation électrique est assurée par une génératrice dont il faut tourner la manivelle à grand-peine lorsque le chiffreur commence à pianoter en code Morse. Périodiquement, des essais sont effectués afin de s'assurer que ce cordon ombilical de la dernière chance daigne encore fonctionner correctement.

Les chiffreurs sont généralement des sous-officiers qui, avant d'être envoyés en ambassades, passent quatre années au

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Un tel outil allait éveiller certaines convoitises. Lorsque Pierre Bach envoie ses clichés aux états-majors parisiens destinataires, il ne manque pas de joindre une photocopie de la carte situant l'objectif en mentionnant le point depuis lequel la prise de vue a été effectuée, l'itinéraire emprunté, etc. Cela permet aux spécialistes de l'exploitation connaissant la focale utilisée pour faire la photo de déduire précisément les dimensions de tout objet photographié. Un jour parvient à l'ambassade un message comminatoire enjoignant l'attaché de Défense de faire parvenir au bureau « renseignement » à l'état-major des armées un jeu de ces magnifiques cartes régulièrement photocopiées. Saisissant sa plus belle plume, Pierre Bach se fend d'une réponse cinglante suggérant à Paris, entre autres considérations bien senties, de s'adresser aux Britanniques...

Sur le plan opérationnel, la coopération franco-américaine prend également la forme d'une réalité tangible dénuée d'arrière-pensées. Le renseignement circule dans les deux sens lors de rencontres régulièrement organisées tantôt chez les uns tantôt chez les autres. Plus richement dotés en termes de moyens, les représentants de l'Oncle Sam sont tout de même plus fréquemment pourvoyeurs. Comme en ce jour du printemps 1980 au cours duquel l'adjudant-chef américain demande à être reçu de toute urgence par son homologue français :

– Washington nous a signalé que des missiles antiaériens SA-3 allaient très prochainement être mis en batterie autour de Budapest !

Nous l'avons vu, la présence de missiles à longue portée SA-2 autour de la capitale hongroise ainsi qu'autour de la zone industrielle de Miskolc est connue. L'arrivée du SA-3, un missile conçu pour abattre à courte et moyenne distances des appareils bombardant certains sites sensibles tels que des bases aériennes, est en revanche quelque chose de nouveau. Et surtout

quelque chose susceptible de modifier l'équilibre des forces à court terme car en cas de conflit, les avions d'attaque au sol portant les cocardes de l'Alliance atlantique risqueraient de se voir gratifier d'une réception plus chaude qu'attendue. Sans doute les Américains ont-ils repéré les travaux d'installation grâce à des clichés pris par leurs satellites de surveillance photographique. Mais la méprise est possible car ceux-ci n'ont encore qu'une résolution relativement grossière, il faut en avoir le cœur net et pour cela, un seul moyen, effectuer une reconnaissance terrestre. Celle-ci produit des résultats mitigés. Des travaux d'infrastructure sont bel et bien en cours sur les emplacements repérés mais rien ne permet d'affirmer qu'il s'agit d'accueillir des batteries de missiles SA-3. Comment lever l'incertitude ? Pierre Bach obtient l'autorisation de s'intéresser d'un peu plus près à ces mystérieuses constructions. Dans un premier temps, les chantiers visités ne fournissent aucune preuve, aucun indice valable, aucune indication fiable. En vieux renard ayant appris sur le tas que seule la persévérance paye en matière de renseignement, Pierre Bach s'obstine. À l'abord d'un site, il finit par repérer de loin une espèce de champignon géant hérissé d'excroissances qui ne ressemble à rien. À rien sauf... à un système très spécifique que les spécialistes de l'OTAN ont affublé du nom de code *Low Blow*. Tandis qu'une giclée d'adrénaline se répand dans ses veines, Pierre Bach esquisse un sourire de satisfaction. C'est gagné. La présence d'un *Low Blow* constitue la preuve tant attendue : ce radar est exclusivement utilisé pour guider les missiles antiaériens SA-3 vers leurs proies...

## **Le renseignement, une denrée précieuse**

Dès le retour à l'ambassade, c'est l'effervescence. Paris doit immédiatement être mis au courant. Des messages sont adressés tous azimuts et en priorité à l'état-major de la Force aérienne tactique (FATac) installé sur la base aérienne de Metz-Frescaty. Aussi Pierre Bach est-il surpris, et le mot est faible, lorsque lui parvient de la FATac une réponse voulant dire en substance : c'est impossible ! La moutarde lui monte au nez. Saisissant sa plus belle plume, le secrétaire d'attaché de Défense rédige une réponse laconique rédigée en des termes dénués d'ambiguïté : « je maintiens et je confirme. Ceinture SA-3 en cours d'établissement autour de Budapest. Photos suivent par prochaine valise diplomatique ». La FATac se cantonnera par la suite à un silence prudent. Quant à Pierre Bach, il prendra l'habitude d'envoyer aux aviateurs non pas des tirages sur papier photo mais les négatifs des clichés afin de ne pas endosser le plumage d'un dindon de la farce si d'aventure il prenait l'envie aux gonfleurs d'hélice de prétendre qu'il effectue des photomontages. Bonjour l'ambiance...

Ce sont au total quatorze destinataires que Pierre Bach doit régulièrement alimenter en informations plus ou moins croustillantes. Outre l'état-major de la FATac, il y a là le Centre d'exploitation du renseignement militaire (CERM) ainsi que le Centre d'information sur les rayonnements électromagnétiques (CIREM). Créé en 1976, chargé de centraliser et d'exploiter le renseignement au profit de l'État-major des armées, le Centre d'exploitation du renseignement militaire « dispose des renseignements venant des écoutes du SDECE, des rapports des attachés militaires à l'étranger et des dépêches diplomatiques »<sup>11</sup>. Quant à lui, mis sur pied en 1964 (il sera dissous en 1997 et ses attributions seront reprises par le Centre de formation et d'exploitation des émissions électromagnétique,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

champs alentour sont jonchés d'une multitude de ballots faits de paille compressée pesant une trentaine de kilogrammes chacun. De forme parallélépipédique, ils sont agglutinés en meules de dimensions respectables. L'une d'entre elles est fort opportunément localisée très exactement dans l'axe de la piste d'envol à environ un kilomètre de son extrémité. La chance sourit aux audacieux : il se trouve que cette meule, celle-là et pas une autre, est partiellement écroulée. Pierre Bach comprend immédiatement tout le parti qu'il peut tirer de cette situation. Profitant d'un court instant de répit pendant lequel l'attention des gardiens du Temple est focalisée ailleurs, il adosse la Renault à la meule, descend, retrousse ses manches, crache dans ses mains à la manière d'un ouvrier accoutumé à gagner sa croûte à la sueur de son front puis se met au travail sans perdre un instant. Quelques ballots sont hâtivement dégagés *manu militari*. Le véhicule français recule de quelques mètres et trouve naturellement sa place sous le soleil exactement au creux d'un nid douillet et bucolique aux parois de paille fraîche. Puis, de nouveau, des bras noueux jonglent avec deux douzaines de ballots. Quelques minutes plus tard, un muret culminant à environ un mètre soixante dissimule la Renault aux regards extérieurs. C'est quitte ou double : le véhicule français est parfaitement camouflé. Seulement visible du ciel, il est cependant à la manière du premier des Trois Petits Cochons irrémédiablement pris au piège d'une forteresse illusoire. Qu'un loup portant les épaulettes de l'armée Rouge vienne à souffler un peu trop fort et c'est l'incident diplomatique assuré voire plus si affinités. Une balle tirée par un fusil d'assaut Kalachnikov peut toujours ne pas être perdue pour tout le monde, quitte à être ensuite ravalée au rang d'épiphénomène diplomatique vite rangé au rayon des souvenirs. Du reste, au contraire d'un Pierre Bach parfaitement à son aise, l'attaché de

Défense commence à ressentir les affres de la claustrophobie :

– Si l'on se fait prendre, on est mal barrés !

Une remarque n'altérant nullement l'optimisme de l'adjudant-chef qui arbore un sourire jubilatoire à la pensée du bon tour qu'il est en train de jouer aux Soviétiques :

– Pour l'instant, mon colonel, nous sommes encore libres de nos mouvements et si on se fait prendre, on pourra toujours prétendre être des ornithologues s'étant camouflés par réflexe pour ne pas effrayer les volatiles ayant élu domicile dans le coin !

Le déni est-il véritablement plausible ? Qu'importe ! car il est d'usage en pareil cas de stigmatiser et de nier de part et d'autre quoi qu'il advienne. Sans doute ces considérations traversentelles l'esprit de l'attaché de Défense français tandis qu'à une cinquantaine de mètres, une des deux Uaz-469 remonte un chemin agricole avec une lenteur de mauvais augure. Après la jeep arborant l'étoile rouge, c'est une voiture civile utilisée par les suiveurs qui fait son apparition en roulant elle aussi d'un train de sénateur. Manifestement, « on » sait que les Français sont dans le coin et « on » les cherche. La tension monte d'un cran. Et pendant ce temps-là, les avions de transport arborant le logo de l'Aeroflot ne cessent de labourer les cieux de leurs longues ailes précisément à la verticale de la meule parasitée. L'appareil photo crépite, les numéros sont relevés. La routine, quoi. Mais une routine épicée par un stress extrême. Certains ne peuvent plus s'en passer après y avoir goûté, d'autres s'y accoutument, d'autres enfin se contentent de faire avec tant bien que mal. Mais il en est aussi qui ne s'y font jamais.

La noria dure tout l'après-midi et concerne une vingtaine d'avions au total. Un nombre parfaitement cohérent avec l'observation réalisée par Pierre Bach dans la matinée. En prenant la route cap sur Mezokovesd, le sous-officier français a

repéré un convoi d'une cinquantaine de bus civils affrétés par les Soviétiques. Les véhicules de la société hongroise Volan sont bourrés à craquer de conscrits en l'occurrence munis de leurs tickets de retour direction Moscou, direction la liberté, une liberté certes relative mais la liberté quand même. Le compte est bon, la relève par voie aérienne concerne un contingent d'environ 2 500 hommes. Pour préciser le renseignement, Pierre Bach « fera » la gare de Budapest où aboutit la voie ferrée passant à quelques centaines de mètres de Klementina. Par une belle soirée d'automne, il y dénombrera 500 Soviétiques débarquant d'un train pour être promptement avalés par la bouche de métro la plus proche. Car c'est à cette gare que vient mourir une ligne directe empruntée tous les jours par un train arrivant de Moscou théoriquement à 21 heures mais en pratique avec un retard congénital atteignant en moyenne une à deux bonnes heures. Observer qui en descend est souvent riche d'enseignements. On y assiste parfois au spectacle affligeant d'un officier subalterne débarquant de la capitale soviétique avec armes et bagages tout en traînant sans son sillage une plantureuse épouse à l'air revêche entourée d'une ribambelle de mioches énervés recrues de fatigue à cause de l'interminable voyage.

Pour Moscou, le rôle que joue la Hongrie est avant tout celui d'un gigantesque porte-avions ancré au cœur de l'Europe, le pays abrite ainsi une armada aérienne prête à noyer les troupes de l'OTAN sous un déluge de fer et de feu. Est-ce à dire que l'aîné soviétique et son petit frère magyar ont banni de leurs plaines le moindre blindé, la plus petite automitrailleuse ? Pas tout à fait.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



traversons Berge. À la sortie du village, un camion Zil-131 portant l'étoile rouge est arrêté sur le terre-plein devant un troquet, le chauffeur est au volant. Deux officiers s'extraient du bouge et, d'une démarche rendue chaloupée, se mettent en devoir de s'engouffrer dans la cabine du poids lourd d'une manière qu'ils veulent précipitée mais que l'excès d'alcool rend hésitante. Nous n'y portons qu'une attention amusée, c'est du menu fretin. Il en faudrait plus pour que ne soit constitué ce que nous appelons un « objectif d'opportunité » justifiant l'arrêt ou le détour. Notre destination ? Un site situé non loin du confluent de l'Elbe et de la Havel, là où une unité soviétique doit se livrer à une manœuvre d'entraînement que le jargon militaire désigne comme étant le « franchissement d'une coupure humide », en d'autres termes la traversée d'un fleuve à pied sec. Comment diable avons-nous appris que cet exercice allait avoir lieu ? Aucune jamesbonderie là-dedans. Comme souvent en matière d'espionnage, la réponse à cette question est beaucoup plus triviale qu'on ne l'imagine de prime abord. Quelques jours auparavant, la presse locale a annoncé que le fleuve allait être coupé, c'est toujours comme cela que les Soviétiques procèdent lorsqu'ils veulent signifier aux bateliers du cru qu'ils ne doivent pas, à la date prescrite, jouer avec leurs péniches le rôle du chien fou dans un jeu de quilles. Pour espionner, il est en l'occurrence suffisant de lire les journaux. Il fallait y penser...

Les kilomètres défilent. Relativement étroite, la route est bordée à droite par une rangée de platanes ; au-delà, une petite déclivité débouche sur un champ deux à trois mètres en contrebas. Le compteur de la Range Rover indique un modeste 70 km/h, une allure d'escargot qui permet au Zil-131 aperçu à Berge de recoller au train. L'engin haut de trois mètres et long de sept déboîte, entame un dépassement. Encore trente ans plus tard, je revois la scène comme dans un film en noir et blanc que

l'on passe au ralenti. Au lieu de prendre de la vitesse et de se rabattre devant comme il se doit, le chauffeur soviétique donne un coup de volant sans crier gare. L'énorme véhicule fait une embardée soudaine et percute la Range Rover de plein fouet. Surpris, je risque un rapide coup d'œil. Mes yeux sont tout juste à la hauteur de l'énorme roue dont les boulons commencent, un peu plus bas, à découper la tôle de la portière, fragile rempart d'aluminium me séparant des sept tonnes de ferraille que l'assaillant pèse à vide. Par réflexe, je contrebraque vers la gauche. Le Zil-131 desserre quelque peu son étreinte, j'en profite pour rétrograder puis enfonce la pédale d'accélérateur. L'inertie anesthésie momentanément les réflexes du moteur, donnant au poids lourd le temps de revenir à l'assaut. Je contrebraque à nouveau, la Range Rover résiste, la gomme s'accroche désespérément à la route tandis que, sur la droite, la carrosserie frôle dangereusement les troncs de platanes. Heureusement, l'étau se desserre une deuxième fois. La puissance du V8 joue maintenant à plein, nous prenons le large. J'interpelle le capitaine Trastour :

– Et maintenant ?

– Tu ralentis et tu t'arrêtes sur la droite !

Aussitôt dit, aussitôt fait. Je demeure au volant, c'est une consigne impérative en ce qui concerne le conducteur, tandis que Pierre Bach ainsi que le capitaine s'éjectent. Le Zil-131 s'immobilise derrière nous, les trois occupants mettent eux aussi pied à terre. Plusieurs voitures civiles est-allemandes stoppent également. Pierre Bach s'adresse à l'un des conducteurs :

– Acceptez-vous de vous porter témoin de l'agression que nous venons de subir ?

– Oui, je vais vous donner mes coordonnées !

C'est inhabituel dans un pays soumis au joug omnipotent d'un grand frère soviétique pas si bienveillant que cela.

D'ailleurs, avec la grossièreté qui les caractérise, un des officiers à la solde de Moscou ne tarde pas à s'inviter péremptoirement dans la conversation. S'exprimant plus qu'approximativement dans la langue de Goethe, il lance d'un air menaçant :

– Toi, je te conseille de la fermer !

Pierre Bach saisit alors un appareil photo et commence à mitrailler la scène. Pour un des militaires de la glorieuse armée Rouge des ouvriers et des paysans, c'en est trop, il tente d'arracher le reflex des mains du sous-officier français. L'espace d'un instant, la situation menace de tourner au pugilat. Je me pose la question : si c'est le cas, dois-je sortir du véhicule afin de plonger tête baissée dans la bagarre ou convient-il au contraire de respecter à la lettre la consigne me prescrivant de demeurer au volant ? Un cas de conscience que le capitaine Trastour m'évite de trancher : il décide de quitter les lieux. Plus tard, il dira s'agissant de cette escarmouche : « le pilote, heureusement, réagit de façon remarquable (...) en évitant miraculeusement les arbres »<sup>1</sup>. Merci, mon capitaine... J'étais alors loin, très loin de me douter que j'allais un jour écrire cet ouvrage narrant par le menu la carrière d'un de ces hommes exceptionnels.

## **Les méthodes d'espionnage évoluent**

Mai 1980. Le téléphone sonne dans le bureau du secrétaire de l'attaché de Défense près l'ambassade de France sise à Budapest. Au bout du fil, le colonel Prautois qui commande alors la Mission militaire française de liaison. La conversation s'engage :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

déplacement pour honorer de sa personne le déroulement d'une table ronde qu'il inaugure comme il se doit par un laïus de son cru. Le képi étoilé parle de tout mais esquive soigneusement la question qui est sur toutes les lèvres. Son discours de circonstance une fois achevé, il donne la parole au major Bach alors investi des fonctions de président des sous-officiers. Celui-ci met les pieds dans le plat :

– Mon général, quelle attitude sommes-nous censés adopter ?

– Profil bas : on ne fait rien. Et je peux vous assurer que cela vient de très haut !

Un ange passe sur l'assistance. La colère gronde même si la discipline évite qu'elle n'éclate ouvertement. Mis au courant, Américains et Britanniques s'étonnent eux aussi de cette mansuétude. Ulcérées, les autorités d'USMLM, l'équivalent de la MMFL pour l'Oncle Sam, vont jusqu'à menacer les Français : si vous ne réagissez pas, on porte l'affaire sur la place publique. Une station radio du Sud de la France leur coupe l'herbe sous le pied. Plusieurs articles évoquant l'accident sont ensuite publiés dans la presse berlinoise. La chape de silence imposée « de très haut » revient à dire en substance que l'on peut impunément assassiner un sous-officier français et en être récompensé : « Paul Schmidt », principal responsable de la mort de l'adjudant-chef Mariotti, ainsi que huit autres membres de la Stasi recevront une prime de 1 000 marks pour « leurs bons services opérationnels et politiques et un remarquable engagement lors de la conduite d'une action de protection offensive contre l'activité hostile des missions militaires de liaison occidentales »<sup>4</sup>. Ceux ayant mis en cause la thèse de l'assassinat en seront finalement pour leurs frais. Saisies tout de suite après la chute du Mur, les archives du Ministerium für

Staatssicherheit parleront : il s'agissait bien d'une agression délibérée dont les conséquences fatales avaient été par avance pleinement acceptées voire souhaitées par les autorités est-allemandes.

Lorsque la Mercedes conduite par l'adjudant-chef Mariotti s'approche de la caserne « Otto-Brosowski », c'est donc pour se jeter dans la gueule du loup. Était-ce prévisible, était-ce évitable ? Nous l'avons vu : alors qu'il passe à proximité du même objectif la veille, Pierre Bach est surpris par l'absence de réaction inhabituelle des policiers locaux. Et puis le métier a ses ficelles, ses astuces, ses trucs dont la connaissance permet parfois, pas toujours cependant, d'avoir sur l'adversaire ces infimes dixièmes de seconde d'avance qui vont faire la différence. Lorsqu'un observateur de la Mission remonte en sens inverse un convoi de véhicules soviétiques, il est par exemple indispensable de ne pas quitter des yeux les deux hommes qui sont en cabine du camion que l'on s'apprête à croiser. S'ils restent impassibles, cela a toutes chances de bien se passer. Si en revanche ils se concertent ostensiblement, alors cela sent le roussi. Même chose si un véhicule soviétique commence à braquer pour déboîter de la file. Dans ce jeu du chat et de la souris, il n'y a jamais de coïncidence. Les indices d'alerte perçus par Pierre Bach l'ont-ils été par l'équipage français ? Quelle que soit la réponse à cette question, deux choses sont certaines. Premier point : il est toujours facile de dissenter à l'envi et de distribuer blâmes ou satisfécits en examinant les faits tranquillement assis dans son fauteuil presque trente ans après la tragédie. Réagir instantanément dans le feu de l'action lorsque l'on est de surcroît en état de stress est un art autrement plus difficile. Ensuite, il est quasiment impossible d'échapper à un traquenard ourdi par des professionnels de l'embrouille tels que les barbouzes de la Stasi, même avec toute l'expérience du

monde. L'expérience, justement.

## **L'art capricieux du renseignement**

La pratique de l'espionnage est telle une maîtresse volage qui n'accorde pas si facilement ses faveurs. Pour réussir dans ce métier, il faut parfois prendre le temps d'amadouer la chance, d'attendre la bonne fortune, de garder la tête froide jusqu'à ce que l'occasion se présente. L'agression dont l'adjudant-chef Mariotti a été victime nous a permis de faire la connaissance du capitaine Staub. Un esprit brillantissime mais une personnalité excentrique. Lorsqu'il pose ses valises au quartier Napoléon à l'été 1981, cet officier acquiert vite la réputation d'avoir la poisse. Il a beau effectuer sortie sur sortie, s'acharner, pester aussi parfois, rien n'y fait, pendant plusieurs mois interminables, il n'est le témoin d'aucune activité majeure ennemie, c'est comme si militaires soviétiques et est-allemands s'étaient donné le mot pour l'éviter. Petit à petit, le doute s'insinue dans son esprit, le taraude, le tourmente jusqu'à se muer en obsession : les observateurs français se seraient-ils concertés pour l'emmener systématiquement dans des zones où ils savent pertinemment qu'il convient de circuler parce qu'il n'y a rien à voir ?

Nous sommes un dimanche, Pierre Bach assure la permanence au quartier général de la Mission à Berlin-Ouest. Mais pas question de souffler pour autant, il y a toujours des informations à exploiter, des dossiers à compléter, des rapports à rédiger. L'adjudant-chef sort de la pièce, emprunte le couloir, s'arrête devant la porte blindée, tape le code. Derrière, quelques

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



s'en faut. Pas si vite... Le croire serait méconnaître les voies de ladite administration centrale qui, telles celles du Seigneur, sont souvent impénétrables. Car un mois plus tard, rien ne va plus. Le major est intercepté par une secrétaire qui l'interpelle en ces termes :

– Il y a un colonel de Baden qui vous demande au téléphone ! Pierre Bach a un pressentiment, il comprend immédiatement que l'officier supérieur n'est autre que le commandant du Centre de renseignement avancé. Tout cela ne présage rien de bon. La voix du colonel rendue nasillarde par la mauvaise qualité de la liaison téléphonique entre dans le vif du sujet sans autre forme de procès :

– Qu'est-ce que vous lui avez fait, au colonel Lensch de la DPMAT ?

Un acronyme redouté par une foultitude de militaires. Derrière ces cinq lettres se cache le bureau parisien qui fait la pluie et le beau temps en matière de mutations, à savoir la Direction du personnel militaire de l'armée de terre. Vous êtes en disgrâce auprès des pontes omnipotents qui y sévissent ? Horreur, malheur ! Vous avez toutes les chances d'être exilé dans un quelconque régiment de pousse-cailloux claquemuré en son cantonnement lépreux dans un coin de l'Hexagone oublié de Dieu et des hommes. Vous êtes au contraire dans leurs petits papiers ? Alors à vous le soleil de Papeete, les appartements gratuits de la République fédérale d'Allemagne ou les affectations prestigieuses génératrices d'indemnités « compensatrices » généreusement attribuées dans un formidable élan de libéralité par la République reconnaissante. Pierre Bach, lui, ignore encore à quelle sauce il va être assaisonné. Le dialogue s'engage :

– Qui c'est, ce colonel Lensch ?

– Je reviens de Paris, je me suis accroché avec lui. Il ne veut

absolument pas que vous rejoigniez le 2<sup>e</sup> corps d'armée<sup>1</sup> et encore moins le CRA. Il est allé jusqu'à menacer de démissionner s'il n'obtenait pas satisfaction. Il vous affecte à Maisons-Laffitte !

– C'est quoi, ça ?

– C'est là-bas que va s'implanter l'état-major de la Force d'action rapide.

– Je suis désolé, mon colonel, je ne sais pas pourquoi le colonel Lensch m'en veut à ce point. Je puis vous assurer que je n'y suis pour rien.

– Tans pis. Je vais vous regretter mais ce n'est sûrement que partie remise. Bonne chance à la FAR !

– Merci. Mes respects, mon colonel !

Ainsi soit-il.

## **Intervention à la française**

1<sup>er</sup> juin 1976. Le Président de la République monte à la tribune devant une docte assemblée, celle réunissant dans l'enceinte de l'École militaire les auditeurs de l'Institut des hautes études de Défense nationale. Le premier personnage de l'État prend son temps, il sait que les déclarations qu'il se prépare à faire vont provoquer beaucoup d'émoi dans le Landerneau des gaullistes purs et durs attachés à la doctrine prêchant la sanctuarisation du territoire national. Il se lance enfin et suggère que la France pourrait participer à la « bataille de l'avant en Allemagne dans le cadre de la stratégie de ses alliés »<sup>2</sup>. La bataille de l'avant : l'expression est lâchée. Il faudra cependant un peu de temps pour que l'idée fasse son chemin et

soit concrétisée. Quelques années passent donc et c'est là que les états-majors de l'OTAN s'émeuvent de ce qu'ils ressentent comme une menace émergente, celle représentée par les Groupes de manœuvre opératifs (GMO)<sup>3</sup> soviétiques. De quoi s'agit-il ? D'unités de raid puissantes et très mobiles capables de prendre à revers les troupes amies en profitant d'une rupture du front. But : saisir des objectifs stratégiques ou disloquer le dispositif militaire de l'Alliance en ravageant ses lignes arrière. Défense de l'avant, GMO : il faut des troupes aux effectifs conséquents capables d'avaloir les kilomètres par centaines afin d'aller au plus vite colmater la frontière interallemande ou boucher les trous béants pratiqués en rase campagne par des masses de chars arborant l'étoile rouge. C'est pourquoi, en 1983, la France invente un nouvel outil militaire censé jouer les pompiers de service pour éteindre ces incendies stratégiques là où ils se déclarent, c'est la Force d'action rapide (FAR) forte de 47 000 hommes. Ses prérogatives comportent un second volet, à savoir reprendre à son compte les opérations extérieures menées par l'armée de terre française en Afrique ou ailleurs. Pour parvenir à aligner les effectifs nécessaires, le ministère déshabille Pierre pour habiller Paul. Ainsi, lorsque la 4<sup>e</sup> division aéromobile est créée en juillet 1985 pour rattachement à la FAR, les hélicoptères dont elle est dotée sont soustraits aux moyens appartenant à la 1<sup>re</sup> armée ! La doctrine d'emploi propre à la grande formation d'intervention privilégie la rapidité d'action. Dotée de véhicules à roues, la 6<sup>e</sup> division légère blindée, une des grandes unités rattachées à la FAR, y gagne un surnom qui acquiert rapidement droit de cité dans les popotes : « la division 800 kilomètres par jour », expression signifiant qu'elle est capable de courir sus à l'ennemi par ses propres moyens au rythme de cette distance ahurissante en seulement 24 heures. On

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pataugé dans la boue du camp de Mourmelon. C'est là que vient s'installer ponctuellement l'état-major de la Force d'action rapide lorsque d'aventure un *Kriegspiel* amène le poste de commandement à s'aérer. Pour cette fois, la FAR bataille de concert avec deux divisions blindées françaises, celles de Châlons-en-Champagne et de Besançon, même si tout cela reste très fictif, les troupes n'étant pas physiquement présentes sur le terrain. Au PC de la FAR, la manœuvre fournit l'occasion d'évaluer la formule dite « deux fois douze heures » dans le cadre de laquelle deux bordées assurent à tour de rôle la direction des opérations, la première de jour entre 6 et 18 heures, la seconde de nuit entre 18 et 6 heures. Pierre Bach, lui, fait partie de la bordée diurne qui vient généralement aux nouvelles dès 5h 30 du matin avant de « prendre le manche » une demi-heure plus tard.

Six heures précises. Les consignes sont passées, l'équipe de jour est au complet, la bascule a lieu. Aussitôt, Pierre Bach s'attèle à la tâche. Premier réflexe : mettre la carte à jour. C'est que l'ennemi bouge vite et le quart commence sur les chapeaux de roues par l'arrivée subite d'une liasse de messages qu'il importe d'exploiter sans tarder. L'adversaire a-t-il progressé ? Ses détachements de reconnaissance se sont-ils profondément enfoncés dans le dispositif ami ? Où sont ces unités soviétiques gardées en réserve et qui menacent de passer à l'offensive ? Le boulot de la cellule « renseignement » consiste précisément à répondre aussi rapidement et aussi précisément que possible à toutes ces questions, le succès des armes françaises en dépend. Pierre Bach est tout entier absorbé par sa tâche, il remarque à peine que le poste de commandement, une ruche habituellement bourdonnante d'activité, est subitement devenu bien silencieux. Lorsque le major se retourne, c'est pour voir une envolée de colonels disparaître furtivement derrière les panneaux auxquels

sont punaisés cartes et tableaux. Pourquoi une telle hâte à jouer les filles de l'air ? Pierre Bach ne comprend pas immédiatement la raison de ce remue-ménage. C'est alors que débarque le général Forray avec sa gueule des mauvais jours. Trop tard pour prendre la poudre d'escampette, d'autant plus que l'officier aux épaulettes constellées d'étoiles fonce avec la célérité d'un chasse-neige dans la poudreuse fraîche vers la seule personne qui ait eu l'audace de demeurer à son poste. Le major s'interrompt, se présente réglementairement. La haute stature le toise et l'apostrophe :

– Alors, on en est où, là ?

– Mon général, voici l'évolution de la situation au cours des huit dernières heures. Une division blindée soviétique équipée de chars T-80, le plus moderne, nous arrive par le travers. Elle est suivie à deux heures par un régiment de chars d'armée. C'est ce type de dispositif qui est habituellement mis en place par l'ennemi lorsqu'il s'agit de percer les lignes de contact. Le fait que nos flancs soient visés signifie certainement qu'une manœuvre d'encerclement de nos forces se prépare.

La situation est grave. Aux 330 T-80 de la division blindée s'ajoutent, quelques dizaines de kilomètres en arrière, les 150 chars du régiment autonome dont la puissance de feu équivaut à celle d'une division blindée française. Mais cela, le général l'ignore. Considérant d'un œil torve les figuratifs artistiquement disposés sur le carroyage, il rétorque avec agressivité :

– Mais pourquoi vous m'emmerdez avec vos régiments ? Je commande un corps d'armée, moi !

Sur ce, il tourne les talons et disparaît d'un pas rageur. À peine a-t-il quitté la pièce que les colonels fuyards font une prudente réapparition. C'est alors une volée de quolibets qui s'abat sur Pierre Bach :

– Il vous a bien eu ! –

Quel savon il vous a passé !

Dans ce concert de moqueries, seule la voix d'un officier artilleur, un vieux de la vieille blanchi sous le harnais, s'inscrit en faux :

– Vous êtes une belle bande de faux jetons ! Vous avez laissé le major se débrouiller tout seul avec le chef et maintenant, vous la ramenez ! Pas un seul d'entre vous n'est intervenu.

– Ce n'était pas de notre ressort...

Pierre Bach, lui, se moque bien des lazzis et des quolibets. Ce qui le gêne en revanche, c'est qu'il pressent que le général, ignorant tout des structures de l'ennemi soviétique, ne réalise pas vraiment l'ampleur de la menace. Non loin de là, à l'extérieur, le colonel Gomart respire une goulée d'air frais avant d'aller se coucher après une nuit blanche, il appartient à la bordée nocturne. L'affaire est d'importance, le major l'aborde :

– Mon colonel, j'ai un problème.

L'officier supérieur connaît son major Bach sur le bout des ongles. Il sait que l'homme ne le solliciterait pas pour rien.

– De quoi s'agit-il ?

– Une offensive soviétique nous menace. J'ai exposé la situation au général mais il était en pétard. Je pense qu'il n'a pas véritablement saisi de quoi il est question.

– C'est curieux...

– Si vous voulez mon sentiment, le chef ne s'est pas rendu compte de ce qui lui tombe dessus. Une division blindée au grand complet suivie d'un régiment de chars d'armée à deux heures, il y a de quoi s'inquiéter. Et elle est à moins de cent kilomètres de notre dispositif !

– Ne bougez pas, je m'en occupe. Vous continuez comme si de rien n'était. Du reste, rien ne s'est passé.

Une demi-heure plus tard, le général Forray est de retour accompagné du colonel Gomart :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



interdit à des hélicoptères occidentaux de voler dans l'espace aérien de Berlin-Est. Eh bien ! Le 1<sup>er</sup> mai, deux Gazelle arborant les cocardes britanniques sont en vol stationnaire à la verticale du Mur, ni plus près, ni plus loin. Les voilures tournantes font du surplace très exactement à l'endroit où le défilé des troupes est-allemandes se rapproche au plus près des barbelés... Mais revenons à nos moutons.

De retour au bercail, Pierre Bach n'omet pas de rendre compte de son escapade au général Bertin. Un compte-rendu dont la substance ne tarde pas à arriver aux oreilles du général Lardry en personne. Le képi en chef dispose dans le quartier d'un pavillon de fonction. Régulièrement, il y invite toutes les catégories de personnels. Lorsque d'aventure il s'agit de sélectionner la douzaine de sous-officiers qui vont avoir l'insigne honneur d'être conviés à la table du grand manitou, la tâche échoit à leur président, c'est-à-dire au major Bach qui assiste par ailleurs à ces agapes pendant lesquelles il est de tradition que le vin soit servi à discrétion. Cette libéralité provoque parfois de légers abus. C'est que le général est un fin renard sachant manipuler son monde, il n'ignore pas qu'un excès de la divine bouteille induit un état euphorisant qui favorise les confidences sur l'assiette. Après avoir constaté de visu avec quelle maestria le Machiavel étoilé met en place sa chausse-trappe alcoolisée, Pierre Bach a pris l'habitude de chapitrer les invités :

– Si le général ne vous demande rien, vous la fermez ! N'allez pas raconter n'importe quel ragot !

C'est au cours d'un de ces repas peu après la virée berlinoise que le général Lardry apostrophe son président des sous-officiers :

– Dites-moi, le chef d'état-major m'a parlé de votre histoire

de défilé. Il paraît que vous avez ramené une cassette vidéo ?

– C'est exact, mon général. Vous désirez la visionner ?

– Oui. Après le déjeuner.

L'état-major dispose bien entendu d'une salle de réunion munie d'un téléviseur ainsi que d'un magnétoscope. Pierre Bach avale son assiette en quatrième vitesse et prend congé afin d'aller vérifier que cette quincaillerie électroménagère fonctionne correctement : on est jamais trop prudent. Le major est sûr de son affaire, il a passé des heures à disséquer les images, à compulser les notices biographiques des personnalités est-allemandes et soviétiques présentes. Sage précaution car le général Lardry se montre extrêmement curieux. Pendant une heure trente, c'est un véritable feu roulant de questions qui s'abat sur le major. Pourquoi le général commandant le Groupe de forces soviétiques en Allemagne assiste-t-il à un défilé pourtant exclusivement est-allemand ? Est-ce que les chars T-72 reçus par les troupes est-allemandes sont du dernier modèle, celui qui est muni d'un système laser (l'épopée britannique nous a appris que oui...) ? En guise de point d'orgue, Pierre Bach présente les clichés qu'il a pris lui-même. Au contraire des séquences vidéo, les photos sont nettes, on pourrait y compter les boulons...

Le major côtoie une dernière fois le vieux soldat étoilé quelques mois plus tard en juillet 1988 lorsque ce dernier se défroque. L'adieu aux armes est solennel : 49 drapeaux et étendards flottent au vent d'une brise légère. Alors que la cérémonie déroule ses fastes, l'habituelle volée de pique-assiettes se rue sur le buffet telle une nuée de sauterelles affamées. Quelques instants plus tard, le colonel chargé d'organiser les festivités se méprend sur le timing, il donne l'ordre de débarrasser les tables alors que le général Lardry, qui prend le temps de saluer ses invités un par un, ne s'est pas

encore restauré. Pierre Bach tire discrètement l'officier par la manche pour l'avertir :

– Écoutez, je crois bien que le patron n'est pas encore passé à table. Il risque d'être déçu...

Contrordre. Les serveurs entament une sarabande désespérée pour regarnir les tables. Ils ont à peine le temps de remettre en place quelques plats composant un buffet réduit mais acceptable que le général Lardry pointe le bout de son képi. Ouf !

Les apparences sont sauvées. Le colonel retrouve Pierre Bach quelques instants plus tard :

– Je vous dois une fière chandelle !

– Cela s'est joué à un cheveu. Je l'ai deviné par hasard après l'avoir croisé. Il m'avait dit commencer à avoir faim. C'est là que j'ai percuté !

Le général se sustente puis s'acoquine avec une poignée de légionnaires ayant autrefois servi sous ses ordres directs. Après la cérémonie officielle, place à une cérémonie plus intime. Le partant coiffe un képi blanc et saisit la traditionnelle musette qu'on lui tend. En dépasse le goulot de la bouteille de vin rouge réglementaire d'un côté et deux poireaux<sup>14</sup> de l'autre. Le pinard n'est pas cette vinasse ordinaire que l'Intendance achète habituellement par milliers de litres mais un Gevrey-Chambertin de derrière les fagots que le général se met en devoir de déguster immédiatement avec modération. C'est cependant très ému qu'il embrasse une dernière fois l'assistance du regard avant de s'éclipser discrètement. La Légion est une patrie que l'on ne quitte pas aussi facilement que cela...

Pierre Bach est également sur le départ. Un lundi matin, il s'entend héler par le général chef d'état-major :

– Cela fait cinq ans que vous êtes ici et j'ai vu passer votre fiche de mutation. Vous avez demandé Metz, Baden-Baden et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nord.

Afin de suivre cette gigantesque transhumance stratégique, Pierre Bach a dressé un grand tableau et, au fur et à mesure que les troupes disparaissent comme avalées par la steppe russe, il y biffe les cases correspondantes. Or, certaines observations effectuées sur le terrain cadrent mal avec ce que l'on croyait savoir du Groupe de forces Ouest. À tel point que le major Bach commence à se forger une conviction : il est des unités qui ne regagneront jamais la *rodina*<sup>8</sup>, du moins en tant qu'unité constituée. Il commence à s'en douter lorsqu'un beau jour il reçoit un coup de téléphone provenant d'un de ses correspondants américains :

– Par le plus grand des hasards, auriez-vous entendu dire que la 27<sup>e</sup> division de fusiliers motorisés de la garde encasernée à Halle avait enterré un bataillon de chars en totalité ?

– Non, mais cela ne m'étonnerait guère...

Eh oui : incapables de déménager l'ensemble de leur arsenal, les Soviétiques paraissent se débarrasser un peu n'importe comment d'un matériel volumineux entretemps devenu encombrant. Jusque et y compris en creusant au bulldozer, sur leurs anciens terrains d'exercice, de gigantesques fosses communes afin d'y faire prestement disparaître les surplus. Ce qui n'était au départ qu'une conviction se transforme peu à peu en une certitude. Car au fur et à mesure du retrait, certaines cases du tableau récapitulatif persistent à demeurer vierges de tout trait porté au stylo-feutre... Outre le cas de ces unités fantomatiques, voilà qu'un autre problème tout aussi mystérieux ne tarde pas à surgir. Toutes les cases du tableau ayant été noircies sauf les cases litigieuses dûment répertoriées, peu s'en faut que les analystes en tirent la seule conclusion logique qui s'impose, à savoir que le retrait peut être considéré comme

achevé. Surprise : cela n'empêche nullement les ex-Soviétiques devenus russes de continuer à déménager des tombereaux de chars et autres véhicules blindés de transport de troupes semblant sortir du néant. Là encore, Pierre Bach ne s'émeut pas outre mesure. Cela fait déjà longtemps que des « reconnaissances aériennes un peu osées de la Mission » ont permis de voir « sortir de terre des matériels en mobilisation, anciens certes, mais en parfait état de marche, dont nous ne pouvions soupçonner la présence, car ils étaient situés en ZIP<sup>9</sup> et stockés dans d'anciens dépôts souterrains de la Wehrmacht »<sup>10</sup>.

Autre dossier brûlant relatif au retrait des forces soviétiques d'Allemagne : la question du nucléaire. Justement. Dans le cadre de ses fonctions au sein du Centre de renseignement avancé, Pierre Bach entretient une liaison épisodique avec un correspondant restant très discret quant à son organisme d'appartenance. Est-il une barbouze émargeant au budget de la DGSE, principal service français de renseignement extérieur ? Peut-être, peut-être pas, difficile à déterminer même si l'individu sent tellement le souffre qu'il en prend des airs de Lucifer. Toujours est-il que cet interlocuteur fait un jour état d'une source d'origine autrichienne, bien placée et jugée fiable, qui le ravitaille en documents souvent très croustillants. Deux de ces documents finissent par échouer entre les mains de Pierre Bach. Pour bien comprendre la question soulevée par le premier, qu'il me soit permis, une fois n'étant pas coutume, d'adapter un court passage extrait d'un de mes précédents ouvrages<sup>11</sup>.

Il était une fois au fin fond de la Russie caucasienne une agglomération mystérieuse connue sous la dénomination non moins mystérieuse de Tcheliabinsk-70, à l'évidence un nom de code. Alors soviétique, la ville faisait partie de ces garni-sons

ultrasecrètes où le complexe militaro-industriel nucléaire régnait en maître absolu et tyrannique. Mais nous sommes en 2003 et c'est désormais l'Oncle Sam qui tient les cordons de la bourse. Plus ces cordons sont lâches, plus il est facile à Moscou de financer le démantèlement dans les règles de l'art des bombes et missiles nucléaires devenus obsolètes ou inutiles, c'est selon. De temps à autre, un ponte américain vient s'oxygéner à Tcheliabinsk-70 entretemps devenue Snezhinsk, histoire de constater *in situ* comment sont dépensés les dollars du contribuable yankee. C'est le cas en ce jour au cours duquel la délégation conduite par Aleksandr Rumyantsev, ministre russe de l'Énergie atomique, déroule le tapis rouge sous les semelles de son excellence Alexander Vershbow, ambassadeur américain en Russie. Aujourd'hui est prévue la visite du musée retraçant l'histoire des armes nucléaires soviéto-russes. Une histoire marquée au sceau de la compétition avec l'adversaire d'outre-Pacifique.

Années soixante, le Kremlin est sur pied de guerre, les nouvelles sont mauvaises. Les barbouzes du KGB viennent d'apprendre que les Américains sont fort occupés à mettre en service une nouvelle génération d'obus nucléaires pouvant être lancés par de simples canons d'artillerie d'un modèle courant. Jusqu'à présent, l'Oncle Sam ne disposait que du W9, lourd projectile de 365 kg tiré par un gigantesque obusier spécial surnommé « Atomic Annie ». Mais les nouvelles ogives W33 et W48 sont respectivement aux calibres standards de 155 mm et de 203 mm, ce qui signifie qu'elles peuvent être tirées par des tubes dont il existe des régiments entiers. Une frappe nucléaire venant de n'importe où peut désormais anéantir par surprise les divisions blindées soviétiques dans le cas où le Kremlin déciderait de les lancer à l'assaut de l'Europe occidentale. En termes stratégiques, cela s'appelle une technologie de rupture :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



du retard : fortunes et infortunes des gens de mer ! Quoi faire pendant ce temps ? « En Provence, le soleil se lève deux fois, le matin et après la sieste », un dicton d'Yvan Audouard que le terrien d'eau douce toléré en ces prestigieux lieux salés applique scrupuleusement. Sauf qu'en mer, la sûreté a ses raisons que l'indolence ignore. Pierre Bach vient à peine de s'abandonner langoureusement dans les bras de Morphée qu'une cacophonie stridente retentit sans crier gare. Alerte incendie. Mais le digne représentant de l'armée de terre n'a pas pris connaissance des consignes, il laisse passer l'orage et ne tarde pas à se rendormir du sommeil du juste. Plus tard, « on » lui en fera grief...

Reste que partout où il a l'audace de traîner ses guêtres, la préoccupation principale de tout secrétaire d'attaché de Défense bien né demeure l'acquisition du renseignement aux dépens du pays hôte. À fond de cale est entassé un bataillon de fantassins qui a dépêché sur la passerelle un détachement muni de jumelles avec pour mission d'assurer une veille de cabotage ; Pierre Bach se joint volontiers à eux. Justement, les guetteurs ont repéré sur la côte des véhicules qu'ils peinent à identifier. Il ne faudra qu'un instant au vieux briscard du renseignement pour reconnaître des Tatra 813 d'origine tchécoslovaque côtoyant des MAN aimablement cédés aux Croates par les forces armées allemandes.

La *Foudre* accoste finalement à Rijeka en début de soirée, il est temps de récupérer le reliquat des devises et de mettre les voiles avec une nouvelle monture. Car bonheur ineffable, l'établissement régional du matériel sis à Versailles a fait embarquer sur le navire une Renault 21 destinée au bureau de l'attaché de Défense. Elle est en livrée de la Force de protection des Nations unies et pleine comme une huitre, surchargée par un train de pneus « hiver » surnuméraire, des chaînes à neige, un pot d'échappement de rechange et *tutti quanti*. Mais ayant repris

le contact avec le plancher des vaches, les fantassins ont formé un convoi dont le chef décide souverainement de passer la nuit à Rijeka avant de s'aventurer le lendemain sur les routes dangereuses de Croatie. Un arrangement qui ne convient guère à Pierre Bach ; il le dit sans détour avant de faire sécession :

- On m'attend à l'ambassade.
- Mais vous allez circuler dans une zone non sécurisée !
- Écoutez, j'effectue ce parcours quasiment deux fois par semaine, je connais parfaitement l'itinéraire, il n'y a aucun risque. Quoi qu'il en soit, il me faut être à Zagreb ce soir, j'ai du courrier urgent pour l'ambassadeur. À la limite, si vous l'exigez, je vous signe une décharge mais je ne peux pas rester avec vous.

Du courrier urgent pour l'ambassadeur : un mensonge diplomatique ayant valeur de sésame omnipotent apte à foudroyer sur place la moindre entrave hiérarchique. Deux heures plus tard, Pierre Bach a regagné ses pénates sain et sauf à la grande joie de son colonel de chef, un colonel heureux de disposer enfin d'un véhicule de fonction sans bourse délier ou presque. Reste que la vie d'un secrétaire d'attaché de Défense dans une Croatie en guerre n'est pas toujours empreinte d'une telle placidité.

## **Là-haut sur la montagne, au son du canon**

Tomislavgrad, petite bourgade de Bosnie-Herzégovine rassemblant à peine plus de 5 000 âmes. Elle est perchée sur un plateau situé à 850 mètres au-dessus du niveau de la mer et ceinturée par des sommets enneigés l'hiver, dont le mont Plocno qui culmine à 2 298 mètres. Ce n'est certes pas le mont Blanc

mais on s'y croirait, d'autant plus que les altitudes environnantes portent la dénomination d'Alpes dinariques. Le charme de la contrée est réel et doit beaucoup à la présence de deux lacs. Mais c'est aussi un charme dont les belligérants, en cette année 1995, se foutent éperdument, tout occupés qu'ils sont à s'entretuer.

Ce jour-là, le major Pierre Bach a pour compagnon d'équipée le commandant Bristiel, quelqu'un, et c'est plus rare qu'on ne l'imagine, qui sait sur le bout de ses doigts ce que le mot « renseignement » veut dire. Ancien sous-officier tombé très jeune dans la marmite du 54<sup>e</sup> régiment de transmissions, une unité capable de percer les secrets de l'ennemi en interceptant ses communications radio comme ses signaux radars, c'est aussi un homme qui n'a pas froid aux yeux, qualité indispensable dès lors qu'il s'agit d'exercer l'art délicat de l'espionnage militaire dans un pays en proie à une guerre civile. Le commandant Bristiel a été détaché auprès de l'ambassade pour une durée de six mois. Dans l'immédiat, les deux militaires français ont résolu d'aller traîner les roues de leur carrosse non loin de Tomislavgrad car, ils le savent, il y a là une ligne de front fluctuante où les combats font rage. Et puis, on y a remarqué un drôle de trafic : de nombreuses voitures civiles vont et viennent qui arborent des immatriculations venant de toute l'Allemagne, Cologne, Francfort, Karlsruhe, Munich, Stuttgart, etc. Bizarre, vous avez dit bizarre... Il faut en avoir le cœur net.

À l'approche de la zone dangereuse en sortant de la grosse bourgade, les deux hommes font profil bas, la prudence est de mise. Un premier carrefour, un premier contrôle, les sentinelles tournent le dos. Comment faire ? Par la ruse. Pierre Bach est à la manœuvre :

– Mon commandant, on attend l'arrivée d'un camion et dès

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

même les mains vides. Prestement, par réflexe, Pierre Bach regagne l'habitacle, balance à la volée l'appareil photo sur les genoux d'un attaché de Défense interloqué, enclenche la marche arrière et fait rugir le moteur. C'est alors que le staccato caractéristique d'une rafale d'arme automatique crépite. Pourtant, aucun impact ne vient ponctuer la carrosserie. La sentinelle a-t-elle vraiment visé le véhicule ? A-t-elle au contraire tiré en l'air ? Pas vraiment le temps de s'attarder pour réfléchir là-dessus...

Presse ouverte, inauguration de chrysanthèmes, balades d'aération mais aussi relations cordiales entre l'ambassade d'une part et la Force de protection des Nations unies d'autre part. Entre les deux, le courant passe, les renseignements itou. Une amitié de bon voisinage mutuellement profitable car il y a des endroits infréquentables par la Forpronu qui sont accessibles aux militaires de l'ambassade ayant capacité à opérer attifés de vêtements civils et réciproquement. Une autre source d'informations bien plus délicate à manier consiste à collecter soigneusement les observations souvent effectuées par des personnels ignorant tout de ce qu'est le renseignement, caractéristique que partage la grande majorité des individus affectés aux tâches administratives. Cela donne alors un dialogue de sourds, genre :

- Alors, qu'est-ce que tu as vu ?
- Je ne sais pas, c'était des engins avec des roues.
- Oui, c'est assez souvent le cas s'agissant de véhicules terrestres...
- Ils étaient gros, ils étaient gros !
- Fais-moi un croquis. Quelle forme ils avaient ? Combien de roues ?
- Ah, c'était gros, c'était gros, je te dis !
- Mazette ! Avec cela, on est bien avancés...

Parfois, la quête vire carrément au burlesque en sacrifiant occasionnellement à la grande tradition française de l'histoire belge. Belge, précisément, l'individu disant se prénommer Daniel que Pierre Bach rencontre aujourd'hui prétend l'être. L'objectif du jour est un massif montagneux, le Goré. Il est pour l'heure occupé par les Serbes mais les Croates ont l'intention de les en déloger. C'est ainsi que dans la conversation, Pierre Bach lâche :

– Les Croates ont l'intention d'aller nettoyer le Goré.

Il a alors la surprise d'entendre le Belge de service répliquer :

– Par chez nous, on dirait plutôt qu'on va nettoyer le cochon ! Mais revenons aux choses sérieuses. Peut-on prétendre tirer un bilan du séjour effectué par Pierre Bach en terre croate ? Peut-on évaluer son intérêt en termes de plus-value apportée à la connaissance des événements par les militaires hexagonaux ? Prétendre le faire de manière globale serait présomptueux ; il est en revanche une historiette qui en dit long à ce sujet et mérite donc d'être contée. Elle débute en septembre 1993, époque à laquelle le téléphone sonne à Zagreb. Depuis une année que Pierre Bach est en poste, il a envoyé rapport sur rapport mais n'a, à titre de félicitations, reçu que les bordereaux de réception signés par un de ces vagues sous-fifres sévissant dans les tréfonds où se perd souvent le courrier adressé à l'administration centrale parisienne. À l'autre bout du fil, une vieille connaissance, l'adjudant-chef Souquet, figure de proue du 13<sup>e</sup> régiment de dragons parachutistes avant de s'être fait happer par la toute nouvelle Direction du renseignement militaire. Les deux hommes se connaissent bien, s'apprécient même mais pour l'heure, un soupçon de dépit pointe derrière la cordialité de rigueur :

– Qu'est-ce que tu fous à Zagreb, tu te la coules douce ? Cela fait douze mois que tu t'y prélasses et nous n'avons rien reçu, absolument rien. Aucune nouvelle, aucun rapport, *nada, nothing, nichts*, des prunes...

– Oh là, doucement camarade, mets la pédale douce ! Attends un peu...

Fébrilement, Pierre Bach fouille dans ses archives, exhume les bordereaux d'envoi conservés précieusement, déniche les bordereaux de réception transmis par le secrétariat du destinataire. Depuis septembre 1992, au moins deux douzaines d'épais dossiers ont été acheminés vers la capitale française.

– Tu as de quoi noter ? Je te fais le récapitulatif des documents justificatifs...

Suit une longue litanie de dates, de numéros de référence, de listes de pièces jointes, indications qui, dans le petit monde des administratifs et de ceux qui aspirent à le devenir, apportent la preuve indubitable qu'il a été procédé à autant d'envois postaux et que ceux-ci ont bel et bien été reçus par le destinataire mentionné, à savoir cette omnipotente, omnisciente et ô combien éminente Direction du renseignement militaire ! Étonnement, surprise, stupeur, stupéfaction à l'autre bout du fil !

– Bon, je vais voir cela, je te rappelle.

Effectivement quelques jours plus tard, nouveau coup de téléphone. Le ton est cette fois-ci nettement plus cordial :

– Tu avais bougrement raison. J'ai retrouvé toute ta documentation accompagnée des pellicules, le tout oublié dans le bas d'une armoire !

La faute à un colonel de l'armée de l'air sévissant dans le service considéré, le genre d'officier ne se sentant pas vraiment concerné. Par le plus grand des hasards, le général Heinrich, patron de la DRM, est amené à visiter Zagreb quelques semaines plus tard. Or, l'attaché de Défense est retenu par ailleurs et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



« Ex »<sup>6</sup>.

Le début d'été inonde de lumière la terre lorraine. Pierre Bach repose sa carcasse, profite de la chaleur que prodiguent les rayons d'un soleil déclinant. Instants de nonchalance peuplés de ces souvenirs qui ont l'outrecuidance de s'inviter dans le présent sans y avoir été conviés, parenthèses d'existence parfois corrodées par ce brin de nostalgie douce-amère lorsque vient le moment de dresser le bilan d'une vie bien remplie. Une rêverie de soldat solitaire brusquement interrompue par la sonnerie du téléphone. À l'autre bout du fil, une voix mandatée par l'état-major dirigeant la Brigade de renseignement :

– Est-ce que vous seriez volontaire pour un séjour de trois mois au Kosovo en tant que membre de l'URIEx ?

– Dans quelles conditions ?

– Eh bien ! on vous intègre au détachement de l'URIEx rattaché la brigade française implantée à Mitrovica. Là, vous ferez partie des équipes de recueil de l'information qui iront sur le terrain, vous serez armé. Vous aurez pour tâche d'interroger des Kosovars et aussi quelques Serbes.

– C'est alléchant. Où est-ce que je signe ?

Mais bien fol qui se fie dans l'instant aux attermoissements consubstantiels au Landerneau militaire dont l'une des règles d'or commande d'attendre le contrordre avant d'exécuter l'ordre. Car courant juillet 1999, le téléphone se manifeste derechef mais cette fois-ci pour relayer un tout autre son de cloche :

– Vous allez vraisemblablement partir début septembre mais vous n'êtes plus prévu pour intégration à une équipe de recueil de l'information. On vous bombarde au grade de lieutenant et vous serez détaché auprès du bataillon de renseignement britannique.

– Où ça ?

– L'état-major du BatRens est implanté à Pristina. C'est là que vous irez.

Pour bien comprendre, faisons une courte digression. Lorsqu'en juin 1999 le principe de l'intervention d'une force terrestre d'interposition au Kosovo est acquis, c'est Londres qui, initialement, pilote l'affaire. L'ossature de la Kosovo Force (KFOR) est formée sur la substance d'un état-major de réaction rapide, l'Headquarters Allied Rapid Reaction Corps (HQ ARRC) auquel sont rattachées les unités nationales fournies par les États parties prenantes, l'HQ ARRC étant quant à lui dominé par une contribution britannique majoritaire en termes d'effectifs comme en termes de financement. L'état-major de la KFOR s'implante à Pristina et, afin de satisfaire ses besoins ressentis dans le domaine du renseignement, il lui est adjoind un bataillon spécialisé commandé par un colonel britannique. Pour des raisons linguistiques, le problème se pose alors d'effectuer la liaison entre l'état-major du BatRens d'une part et les détachements spécialisés nationaux d'autre part, c'est le cas concernant l'URIEx rattachée à la brigade française dont l'état-major est implanté à Mitrovica. C'est là qu'intervient Pierre Bach que nous retrouvons sur le départ. Reste une dernière formalité, la visite médicale. Et là, rien ne va plus. À l'infirmerie messine du 4<sup>e</sup> régiment de hussards règne sans partage un médecin féminin éprouvant une aversion, c'est un signe des temps, envers le moindre risque. Or, l'âge venant, l'état de santé affiché par ce patient spécial impatient de prendre la poudre d'escampette, certificat médical en poche, commence à présenter des signes de faiblesse, le diabète a fait son apparition :

– Vous me posez un problème, vous êtes sous traitement. Il est contrindiqué de vous envoyer en opération extérieure.

– Mais justement, le traitement m'a ramené dans la norme

admise, je suis stabilisé et régulièrement suivi par mon médecin traitant !

– Je ne prends pas ce risque-là. Vous pourriez faire un coma diabétique, c'est tout dernièrement arrivé en Afrique à un adjudant-chef qui est mort sur place. Je ne vous délivre pas de certificat médical.

Le couperet est tombé, adieu veau, vache, cochon, couvée... Mais coup de chance, une semaine après avoir éructé son docte diagnostic, l'empêcheuse de guerroyer en rond part fort heureusement profiter de permissions bien méritées, remplacée qu'elle est par un médecin-capitaine masculin. Pierre Bach joue son va-tout. D'emblée, le très temporaire maître de céans se montre plus compréhensif :

– Bon, quelles seront vos fonctions sur place ?

– Eh bien ! Je vais me contenter de crapahuter derrière un ordinateur. Le seul risque que je prends, c'est de m'user la vue à fixer l'écran de longues heures durant. Ou de voir mon uniforme se consteller de taches de moisissure à force de rester rivé à mon bureau. Éventuellement de m'électrocuter en bran-chant la machine si elle ne l'est pas quand je poserai mes valises à Pristina mais à part cela... En un mot comme en cent, les sorties sur le terrain, c'est tintin en ce qui me concerne !

– O.K., pas de problème, vous êtes bon pour le service. Revenez me voir à votre retour, que je vous donne l'adresse d'un confrère ophtalmologue ! Et faites attention où vous mettrez vos doigts...

Un coup de tampon, une signature, enlevez, c'est pesé ! Destination Pristina pour un dernier tango balkanique mettant un point final à une carrière bien remplie.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fait raccroché. Il s'est vu décerner l'honorariat de son grade, ce qui lui permet, sur simple demande de sa part adressée au commandement, d'être autorisé à le revêtir pour quelques rares instants encore si l'occasion s'en présente. Oh ! certes, il ne le fait qu'exceptionnellement, la nostalgie n'étant vraiment pas le genre de la maison.

Au fil de ces entretiens dont le premier remonte à mars 2005 – huit ans et demi déjà ! –, Pierre m'a beaucoup appris, et pas seulement sur le plan professionnel. Il m'a aussi et surtout redonné le goût de fouiner afin de ressusciter cette histoire contemporaine qu'est la Guerre froide, une histoire à laquelle j'ai fort modestement participé. Une histoire, aussi, en désuétude, en errance, et qui le restera jusqu'à ce que les médias, champions de la pensée unique, ne décident unanimement qu'il y a là un gisement d'audimat. Pour l'instant, seul les éditeurs les plus courageux ont l'audace de se lancer contre vents et marées. Mais peu importe, là n'est pas le problème. Pierre m'a réconcilié avec ce passé, mon propre passé que moi aussi je considérais auparavant comme négligeable, c'est une dette que j'ai envers lui. Puisse cet ouvrage la réduire quelque peu, c'est là toute mon ambition.

# TABLE DES MATIÈRES

## INTRODUCTION

## CHAPITRE PREMIER – PREMIÈRES ARMES

INITIATION MILITAIRE D'UN FUTUR ESPION

LA MUTATION INATTENDUE, LE COUP DE PIED DE L'ÂNE

UNE SLECTION IMPITOYABLE

FORMER LES TANKISTES DANS L'URGENCE

SAINT-CÉLMONT, MORNE PLAINE

DESTINATION L'ALLEMAGNE DE L'EST

## CHAPITRE 2 – DANS LA TANIÈRE DE L'OURS SOVIÉTIQUE

AUX AVANT-POSTES DE L'OCCIDENT

UN PREMIER CONTACT DCONCERTANT

LES ESPIONS EN UNIFORME

PATROUILLE EN TERRITOIRE ENNEMI

UNE POURSUITE LA STARKY ET HUTCH

RELÈVE RUSSE

TERRIENS CONTRE AVIATEURS : LA GUÉGUERRE DES BOUTONS.

DANS LA CLANDESTINITÉ

BILAN EST-ALLEMAND

## CHAPITRE 3 – EN AMBASSADE À BUDAPEST

L'ÉCOLE DES ESPIONS

ARRIVÉE EN TERRE HONGROISE

LES AMÉRICAINS AU SECOURS DE LA RÉPUBLIQUE

LE RENSEIGNEMENT, UNE DENRÉE PRÉCIEUSE

L'ESPIONNAGE AU RAS DES PÂQUERETTES

LE T-72, UN CHAR QUI JOUE LES ARLÉSIENNES

COMMANDOS FANTOMATIQUES

## CHAPITRE 4 – ALLEMAGNE DE L'EST LE RETOUR

LES MÉTHODES D'ESPIONNAGE ÉVOLUENT

L'ASSASSINAT D'UN SOUS-OFFICIER FRANÇAIS.

L'ART CAPRICIEUX DU RENSEIGNEMENT

POUR LES ESPIONS, LE FACTEUR NE SONNE QU'UNE FOIS

## CHAPITRE 5 – LA FORCE D'ACTION RAPIDE, UN ENFANTEMENT DANS LA DOULEUR

INTERVENTION À LA FRANÇAISE

UN POSTE DE COMMANDEMENT DE BRIC ET DE BROC

LES GRANDES MANŒUVRES

« MOINEAU HARDI », DES CENTAINES DE KILOMÈTRES POUR  
LES BLINDÉS

RAID EXPRESS À BERLIN-EST

## CHAPITRE 6 – LES SOVIÉTIQUES PLIENT BAGAGES ; L'EX-YOUGOSLAVIE S'EMBRASE

UN NID D'ESPIONS ADOSSÉ À LA FRONTIÈRE

LES SURPRISES DU RETRAIT SOVIÉTIQUE

DESTINATION ZAGREB VIA MUNICH

BALBUTIEMENTS FRANÇAIS DANS LES BALKANS

LA CROISIÈRE S'AMUSE

LÁ-HAUT SUR LA MONTAGNE, AU SON DU CANON

IL SENTAIT BON LE SABLE CHAUD, MON LÉGIONNAIRE !

DES BRIBES D'INFORMATIONS GLANES ICI ET LÀ

## CHAPITRE 7 – CRÉPUSCULE DE CARRIÈRE

LES AFFRES DE LA RÉFLEXION DOCTRINALE

BAVARDEZ, BAVARDEZ, LES ESPIONS SONT TOUT OUIË

ULTIME MISSION

DERNIÈRES SERVITUDES

## ÉPILOGUE